

*La Disparition de Majorana*

LEONARDO SCIASCIA

*La Disparition de Majorana*

Traduit de l'italien par

MARIO FUSCO

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2012

TITRE ORIGINAL  
*La Scomparsa di Majorana*

Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1975, aux éditions Einaudi à Turin.

Photographie de couverture : La Colline de Pausilippe, Naples, 1890-1900. Photochrome. © Library of Congress.

© Les Lettres Nouvelles / Maurice Nadeau, Paris, 1977, pour l'édition en langue française.

© Éditions Allia, Paris, 2012, pour la présente édition.

Ô nobles hommes de sciences, je ne puis répondre à vos efforts  
avec quelque chose qui soit plus que la mort !  
VITALIANO BRANCATI, *Minutier* (27 juillet 1940).

Il avait une prédilection pour Shakespeare et Pirandello.  
EDOARDO AMALDI, *Note sur la biographie d'Ettore Majorana*.

Rome, 16/4/38-XVI

*Excellence,*

*Je vous prie de recevoir et d'écouter le Dr. Salvatore Majorana, qui a besoin de s'entretenir avec vous de la malheureuse affaire de son frère, le professeur disparu.*

*D'après une nouvelle piste, il semblerait qu'une nouvelle enquête soit nécessaire, dans les couvents de Naples et des environs, et peut-être dans toute l'Italie du sud et du centre. Je vous recommande chaleureusement la chose. Le prof. Majorana a été au cours de ces dernières années l'une des personnalités majeures de la science italienne. Et si, comme on l'espère, il est encore temps de le sauver et de le ramener à la vie et à la science, il ne faut négliger aucun moyen.*

*Avec mes salutations cordiales et mes vœux de bonnes Pâques*  
Vôtre

*Giov. Gentile.* <sup>1</sup>

Cette lettre – sur papier à en-tête du “Sénat du Royaume”, avec sur l’enveloppe : *de la part du sénateur Gentile – Urgent – A.S.E. le sénateur Arturo Bocchini – en main propre* – Bocchini, chef de la police la reçut certainement *en main propre* le jour même où elle fut écrite. Deux jours plus tard se présenta dans l’antichambre de son

1. Giovanni Gentile (1875-1944) philosophe italien, qui fut ministre de l’Instruction publique de Mussolini (N.d.T.).

bureau le Dr. Salvatore Majorana. Il remplit la demande d'audience, et, sur la partie du formulaire où se trouvait la mention *Objet de la visite (spécifier)* il spécifia : *Rapport sur de nouveaux indices importants concernant la disparition du prof. E. Majorana. Lettre du sén. Giovanni Gentile.*

Il fut reçu, et peut-être avec agacement. Bocchini, qui avait eu le temps de se renseigner sur l'affaire, s'en était certainement fait l'idée que lui suggéraient son expérience et son métier : c'est-à-dire que, comme toujours, deux folies y jouaient, celle du disparu et celle de sa famille. La science, comme la poésie, se trouve, on le sait, à un pas de la folie : et le jeune professeur avait franchi ce pas, en se jetant dans la mer, ou dans le Vésuve, ou en choisissant un autre genre de mort plus sophistiqué. Et les membres de sa famille, comme cela se produit toujours dans les cas où l'on ne retrouve pas le cadavre, ou quand on le trouve par hasard plus tard et méconnaissable, voilà qu'ils entrent dans la folie de le croire encore vivant. Et elle finirait bien par s'éteindre, cette folie, si elle n'était continuellement alimentée par ces fous qui surgissent pour dire qu'ils ont rencontré le disparu, qu'ils l'ont reconnu à des signes certains (qui, en réalité, sont vagues avant qu'ils aient rencontré la famille ; et ce sont précisément les gens de la famille qui, avec leurs interrogations anxieuses et incontrôlées, les font devenir des certitudes). Ainsi, les Majorana avaient – inévitablement, comme tout le monde, – abouti au couvent : c'est-à-dire que le jeune professeur s'y serait réfugié. Une fois convaincus de cela, il ne leur avait pas fallu beaucoup d'efforts – a dû se dire Bocchini – pour convaincre Giovanni Gentile, un philosophe que pourtant le chef de la police ne pouvait pas traiter en philosophe.

L'exhortation à chercher dans les couvents – de Naples et des environs, de l'Italie méridionale et centrale : et pourquoi pas de l'Italie septentrionale, de France, d'Autriche, de Bavière, de Croatie ? – aurait suffi, en somme, au sénateur Bocchini pour envoyer l'affaire au diable ; mais le sénateur Gentile s'en était mêlé. Pour ce qui était des couvents, en tout état de cause, inutile d'en parler : la famille du disparu n'avait qu'à s'adresser au Vatican, au Pape : leur supplique assurément serait plus efficace qu'une requête de la part de la police italienne, de l'État italien. Tout ce que le sénateur Bocchini pouvait faire, c'était ordonner de nouvelles enquêtes, plus approfondies, sur la base de ces témoignages, de ces indices qui, selon l'opinion du Dr. Salvatore Majorana, conduisaient à la certitude que son frère ne s'était pas suicidé.

Sous la plume du secrétaire de Son Excellence, l'entretien trouva une synthèse et une issue. Synthèse admirable, comme dans tous les échanges de correspondance de notre police ; où ce qui peut nous sembler – selon la grammaire, la syntaxe ou la logique – hors de norme ou de cohérence, est au contraire un langage qui fait allusion, qui indique ou prescrit. En le scrutant de la sorte, le document que nous avons sous les yeux nous donne l'impression, justifiée assurément, que, de la Div. Pol. (Division Politique ?) à qui il était adressé, et des préfectures de police de Naples et de Palerme, on ne voulait rien d'autre que la confirmation de ce qui était l'hypothèse la plus vraisemblable et la plus expéditive : à savoir que le professeur Majorana s'était suicidé. Le résultat du complément d'enquête y est, en somme, déjà prévu.

*Objet : Disparition (avec intention de suicide) du prof. Ettore Majorana.*

*M. Salvatore Majorana, frère du prof. Ettore Majorana disparu depuis le 26/3 dernier, présente un rapport sur d'autres détails qui ont pu être certifiés par les membres de la famille eux-mêmes :*

*Les recherches une fois effectuées, avec la collaboration de la Police (préfecture de Naples), à Naples comme à Palerme, on n'a pu aboutir à rien. Le prof. Majorana s'était rendu de Naples à Palerme avec des projets de suicide (selon des lettres laissées par lui) et ainsi l'on supposait qu'il était demeuré à Palerme. Toutefois, cette hypothèse est maintenant en passe d'être écartée par le fait qu'on a retrouvé le billet de retour à la direction de la "Tirrenia", et parce qu'il a été vu à cinq heures dans la cabine du paquebot – durant le voyage de retour – alors qu'il dormait encore. Puis, dans les premiers jours d'avril, il a été vu – et reconnu – à Naples, entre le Palais Royal et la Galerie, alors qu'il remontait de Santa Lucia, par une infirmière qui le connaissait et qui a même vu et deviné la couleur de son costume.*

*Cela étant, et comme les membres de sa famille sont convaincus désormais que le prof. Majorana est revenu à Naples, il est demandé de leur part que l'on refasse le dépouillement des fiches d'hôtel de Naples et de la province, (Majorana s'écrit avec le premier i long<sup>1</sup> : Majorana, ce pourquoi il pourrait se faire que le nom ait échappé aux premières recherches effectuées) et que la police de Naples, – qui est déjà en possession de sa photographie – intensifie les recherches. Dans la mesure du possible, on pourrait faire*

1. En italien, le i placé entre deux voyelles peut s'écrire soit i, soit j (N.d.T.).



*quelques enquêtes afin de voir s'il a acheté des armes à Naples, depuis le 27 mars jusqu'à ce jour.*

On est tout de suite frappé par l'évidente bévue du *premier i long* dans le nom Majorana, où, en fait de *i*, il n'y en a qu'un : mais on peut aussi lui attribuer le rôle que, d'habitude, on attribue aux lapsus. C'est-à-dire : regardez à quels détails stupides s'attache cette stupide famille. En revanche, il ne faut pas relever comme une bévue ou une erreur le mot : *deviné* qui suit le *vu*, à propos de la couleur du costume. Il s'agit d'un jugement sur le témoignage de l'infirmière : elle dit qu'elle a vu, mais elle a seulement deviné. D'ailleurs, dans toute la "note de service", un avertissement est continuellement sous-entendu : remarquez que ce sont les membres de la famille qui réclament d'autres recherches, remarquez que ce sont eux qui ont rassemblé ces témoignages ; nous sommes convaincus que le professeur, qui sait où ? qui sait comment ? s'est suicidé – et, de même que *l'on n'a pu aboutir à rien* auparavant, on n'aboutira à rien non plus avec de nouvelles enquêtes.

La "note" est traversée de grosses annotations impatientes. La première, au crayon violet : *Urgent-disc (uter)*. La seconde, au crayon vert : *dire à la Div. Pol. que S.F. désire que les recherches soient intensifiées*. Ces deux annotations sont signées d'une griffe illisible. La troisième, au crayon bleu : *fait*, ne l'est plus. Selon toute probabilité, les trois couleurs indiquent une descente dans la hiérarchie : le violet, qui était alors un signe de raffinement, d'un raffinement subtilement démodé (Anatole France avait utilisé des encres violettes, et un peu tous les écrivains entre 1880 et 1930, avaient rédigé ce que les

catalogues de livres anciens appellent “envois”, avec des encres d’un violet liturgique) est peut-être de Bocchini lui-même (un homme selon ce qu’on disait alors, non-conformiste et jouisseur) ; le vert, de quelqu’un qui servilement voulait s’adapter à l’originalité de son supérieur, et donc d’une façon vulgaire : peut-être le secrétaire, et enfin le bleu, scolaire, bureaucratique : celui du chef de la Div. Pol. ?

Sur le verso du second feuillet se trouve aussi, à la plume, cette annotation : *Parlé avec le Dr Giorgi qui a pris note et fait le nécessaire. 23/4. ACTES.*

Cinq jours à peine après l’entrevue du docteur Salvatore Majorana avec le sénateur Bocchini, ce mot – *actes* – clôt pratiquement l’affaire et la renvoie aux archives. Dans ce dossier viendra plus tard s’insérer une communication anonyme (signée par le fonctionnaire qui en a pris connaissance) datée de *Rome, 6 juin 1938* (et il faut noter l’absence de l’année de l’Ère fasciste : étrange et grave omission, si elle provient d’un bureau) : *Toujours à propos des agissements contre les intérêts italiens, on soupçonne dans certains milieux que Majorana, homme de très grande valeur dans le domaine de la physique et particulièrement de la radio, le seul qui était en mesure de donner suite aux études de Marconi dans l’intérêt de la défense nationale, aurait été victime de quelque obscur complot, destiné à le faire disparaître de la circulation*<sup>1</sup>.

1. Cette brève communication illustre éloquemment l’origine et le niveau de la majorité des mouchards. Les milieux parmi lesquels pouvait alors naître le soupçon que, dans la disparition de Majorana, il y avait une affaire d’espionnage *contre les intérêts italiens*, ne pouvaient guère être que ceux de la plus infime bureaucratie, des concierges

L'informateur anonyme, évidemment spécialisé dans la chasse aux *agissements contre les intérêts italiens*, était en avance de quelques années ; et, comme tous les précurseurs, il n'a dû être pris au sérieux par personne. Ce genre d'information, en 1938, n'aurait pas même été pris au sérieux par les services secrets allemands ou américains ; peut-être, à peine, par les anglais ou les français. Pour la police italienne, il faut croire que ce fut là la pierre tombale sur l'affaire Majorana : tant une semblable hypothèse devait sembler délirante. Il est vrai que les Italiens fabulaient à propos de découvertes laissées par Marconi à un stade déjà avancé et qui – en l'absence d'autres ressources, selon ce dont on commençait à prendre conscience – auraient rendu l'Italie invincible dans la guerre dont on redoutait l'imminence. On fabulait particulièrement au sujet d'un "rayon de la mort" qui, à titre expérimental, avait été lancé de Rome pour foudroyer une vache, placée pour le recevoir dans une clairière aux environs d'Addis Abeba. Il en reste une trace dans cette espèce de "dictionnaire des idées reçues" sous le fascisme qu'est la comédie *Raffaele* de Vitaliano Brancati :

- *Une vache est morte en Éthiopie !*
- *Une vache ? En Éthiopie ?... Qu'est-ce que ça a de curieux ?*
- *Mais il faut voir pourquoi elle est morte, et de quoi elle est morte !*

(catégorie à laquelle appartenait fort probablement le mouchard anonyme), des boutiquiers : non pas, assurément, ceux des physiciens, des diplomates, des hautes sphères militaires ou ministérielles. Et il est facile de penser que le soupçon est apparu après que *La Domenica del Corriere* a publié l'annonce de la disparition, et parmi les lecteurs de cet hebdomadaire.